

ver une heure pour l'essentiel. Un soir, un ami arrive chez lui et le trouve entouré de gros volumes, le front courbé sur des cahiers de notes.

— Eh bien ! que fais-tu là ? lui dit-il.

Labiche sourit, essaye de cacher les pièces à conviction. Il avoue finalement :

— Je fais mon droit. Il me reste chaque jour une heure de liberté et j'en profite.

Une heure par jour, c'était bien peu. Sept années durant, Labiche persévéra à la tâche. Sept années, il donna au Code les loisirs que lui laissaient les lettres et les arts. Un succès tardif récompensa ses efforts : Labiche — qui l'eût cru ? — était licencié en droit.

II. VOYAGE EN ITALIE.— DÉBUTS LITTÉRAIRES

Son père fut si heureux de la couronne juridique conquise par son fils, qu'il lui offrit un voyage en Italie. Le jeune homme partit donc ; il visita les villes et les musées : Florence, Pise, Rome, Naples, il alla droit devant lui, cueillant au hasard du chemin des impressions et des idées. Les peintres le ravirent littéralement ; il tomba en extase devant les toiles et les fresques, il cria son admiration, comme eût fait M. Prud'homme, et comme fera plus tard, l'immortel Perrichon. Au sortir du palais Pitti, à Florence, il écrit des lettres qui débordent d'enthousiasme : “ Raphaël est toujours Raphaël ”, et il célèbre André del Sarte, le Titien, le Corrège, avec des accents lyriques. “ Si j'habitais l'Italie, dit-il, je deviendrais fou de peinture.” Au reste, il est très éclectique dans ses goûts. Il unit dans son culte les Italiens et les Flamands ; Téniers lui est aussi cher que son “ divin Raphaël ”, et, passant à côté d'une toile hollandaise, il écrit à un ami :

“Ce genre de tableaux convient parfaitement à ma nature. Tu sais combien je suis amoureux des détails. Je frétille de plaisir devant ces menus chefs-d'œuvre.”

C'est déjà son génie futur qui se révèle, ce génie un peu cru, plus soucieux de la réalité que de l'idéal et du détail pittoresque que de la ligne harmonieuse.

Il est gai aussi. Dès sa vingt-cinquième année, il a sa philosophie indulgente et railleuse, et qui trouve moyen de saisir en toutes choses le côté qui prête à rire. Il dira un jour : “ Il y en a qui voient tout en bleu, d'autres

tout en noir ; moi, je vois gai.” Il “ voyait gai ”, même aux jours où il aurait eu le droit de voir un peu sombre. A Naples, il se présente chez un banquier pour toucher un chèque de 500 francs. Celui-ci le reçoit à merveille, lui remet un petit rouleau d'or soigneusement enveloppé et le reconduit jusqu'à la porte avec de grands gestes de politesse. Arrivé dans la rue, Labiche s'avise de compter son argent ; il manquait 50 francs. Il revient sur ses pas, frappe au guichet et fait constater l'erreur. Et le banquier napolitain sourit :

— Ah ! vous vous en êtes aperçu ?

Labiche part d'un immense éclat de rire. L'humaine friponnerie ne lui arrachait qu'un mouvement... de bonne humeur.

Il restait, même en voyage, le jeune homme bien ordonné qu'il avait juré d'être à son père.

— Tu écriras tes impressions, avait dit le papa, je veux lire ton carnet de voyage.

Eugène promet tout ce qu'on voulait et il tint parole. Chaque soir, si fatigué qu'il fût, il s'asseyait devant une petite table d'hôtel, et griffonnait des notes sur les paysages, les costumes et les coutumes. Il avait un compagnon de route. Quand celui-ci le vit prendre son carnet et rédiger le journal après la première étape, il leva les épaules et ne put s'empêcher de dire :

— C'est bon pour une fois ; demain, tu en auras assez !

Le lendemain, Labiche s'asseyait à une autre table devant le même cahier. Jusqu'à la fin du voyage, il ne manqua pas un seul jour d'y ajouter au fur et à mesure une page d'impressions et de souvenirs. Il avait promis d'avoir de l'ordre ; il était fidèle à son serment.

Le croira-t-on ? Ce jeune homme si bien rangé, au bon sens droit et avisé, fut piqué de la tarentule romantique. Il lui eût été difficile d'échapper à la contagion. La folie était dans l'air ; les plus fortes têtes, les tempéraments les plus sains avaient au moins leur crise momentanée. Nous sommes au mois de février 1835 ; A. de Vigny vient de donner au théâtre le drame de *Chatterton*. Il y a comme une recrudescence de l'épidémie. Le suicide exalté sur les planches par le poète égaré trouble tous les cerveaux. Thiers voit arriver en ses bureaux des adolescents pâles et fiévreux, qui se déclarent poètes comme Chatterton, incompris comme lui, et qui ne savent dire que ce mot : “ Du pain ! ou je me tue...”